“ Des Pédauques ”, dans D’ailes et d’oiseaux au Moyen Âge.

Karin Ueltschi

▶ **To cite this version:**

Karin Ueltschi. “ Des Pédauques ”, dans D’ailes et d’oiseaux au Moyen Âge.. D’ailes et d’oiseaux au Moyen Âge. Langues, littérature et histoire des sciences, Textes réunis par Claude Thomasset ; dédiés à Claude Gaignebet, Champion, p. 319-335, 2016. hal-01920934v1

HAL Id: hal-01920934

https://hal.science/hal-01920934v1

Submitted on 13 Nov 2018 (v1), last revised 27 Jul 2022 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Des Pédauques », dans *D'ailes et d'oiseaux au Moyen Âge. Langues, littérature et histoire des sciences*, Textes réunis par Claude Thomasset ; dédiés à Claude Gaignebet, Paris : Champion, coll. sciences techniques, 2016, p. 319-335.

PÉDAUQUES

Et li meïstes es piez eles[1].

Le visiteur de la Cathédrale de Rouen, en scrutant avec attention le vitrail du Panégyrique de saint Romain (bras sud du transept, vers 1525), ne manquera pas de découvrir, à droite, une très belle femme au magnifique drapé de robe, personnification de la Vertu. Mais en laissant glisser le regard, notre visiteur remarquera un détail insolite : sous les plis de la robe dépassent deux pieds palmés ! À vrai dire, on ne les distingue pas tout de suite, car ils sont comme dilués dans de l'eau, traités en grisaille dans un sol dont ils se distinguent difficilement[2]. *Pedem Aucae* : nous avons affaire, dans ce sanctuaire même, à une créature hybride venue de la plus lointaine Antiquité, participant de la femme et de l'oiseau, et qui fait certainement partie de ces créatures chéries par Claude Gaignebet ; en tant qu'émanation de la « petite mythologie », elle n'a pas inspiré un bien grand nombre de savants, alors que sa cousine, la sirène, est depuis toujours un sujet honoré par les investigations les plus érudites.

Essayons d'aborder cette étrange et poétique créature à travers un personnage dont le nom sonne familier aux oreilles de la plupart de nos contemporains, en particulier grâce à une rôtisserie où l'on cuisait force oies et autres canes[3] : la Reine Pédauque, *Regina Pede Aucae*. On la dit d'origine toulousaine, alors qu'en réalité – et la Cathédrale de Rouen est là pour en témoigner – on trouve ses

[1] *Le Roman de la Rose*, éd. A. Strubel, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1992. v. 15581.
[2] Merci à Denis Hüe de m'avoir donné le cliché ; merci à Françoise Perrot de m'avoir aidée à le lire !
[3] Anatole France, *La rôtisserie de la reine Pédauque* (1892), Paris, Calmann-Lévy, 1921.

statues dans toute la France[4]. Mais il est vrai que c'est autour de la figure toulousaine que bien des éléments légendaires se sont organisés pour former une histoire signifiante qui s'appuie sur des noms propres et sur la toponymie : une certaine Ragnachilde, femme de Théodoric III, aurait été surnommée « Pédauque » parce qu'elle « avait ordinairement les pieds dedans l'eau comme les oysons, et prenait plaisir à se baigner[5] ». Cependant, son nom renvoie également de manière limpide au mot latin *rana*, « raine(tte) », homonyme de « reine ». Mais quelle eau, quelle rivière, quel bain accueillait notre reine ? Il y a la Garonne à Toulouse. Mais il y avait aussi, autrefois, des marécages tout autour de la ville et dont les eaux étaient acheminées grâce à l'aqueduc de Lardenne. Il se trouve que l'ensemble de ces sources recevait le nom de « bains de la reine Pédauque » ! Mieux, le château de la Payrolade, situé dans les environs de l'ancien bassin de réception et de décantation de l'aqueduc de Lardenne, connaît deux autres noms très emblématiques : « Villa de la Reine Pédauque » ou « d'Austris[6] ». Et ce nom d' « Austris » renvoie de son côté à une autre tradition qui a identifié la Pédauque comme la fille de Marcellus, cinquième roi de Toulouse. Nicolas Bertrand, dans ses *Tolosanorum Gestis*[7] raconte que Dieu envoya à la jeune fille une hideuse lèpre pour la préserver du culte païen (c'est ce qui arriva aussi à sainte Énimie[8]); elle se couvrit alors d'un tissu pourpre qui rappelle le suaire de Véronique sur lequel nous aurons à revenir. Le baptême la guérit de sa maladie. D'après un historien de la même époque, Antoine Noguier[9], Austris chercha ensuite un lieu isolé pour ses oraisons et s'établit à Saint-Cyprien. Et c'est pour conduire l'eau en ce lieu qu'on capta une source, qu'on construisit un aqueduc, puis qu'on bâtit le palais de Payrolade. Quant à Austris, ajoute l'historien, *d'aucuns disent que c'estoit la regine Pedauco.* En 1478, on trouve dans le cadastre le nom de *banhs de la Regina Pedauca*.

Cette histoire contient tous les éléments d'une très riche et signifiante configuration mythique : une femme-oiseau, l'air et l'eau ; des tabous et des transgressions, de grands seuils, des histoires de métamorphoses peut-être, et à coup sûr de (ré)génération.

1. Une famille nombreuse

La pédauque telle qu'elle nous apparaît dans cette histoire est donc une créature hybride participant de l'humain et de l'oiseau. Cette curiosité morphologique renvoie à vrai dire à une grande famille dont les différentes branches se déclinent généreusement à travers de nombreuses variantes.

[4] Pierre Saintyves en a trouvé des statues en particulier du XII[e] siècle, à Saint-Bénigne de Dijon, à Saint-Pierre de Nevers, à Sainte-Marie de Saint-Pourçais et à l'abbaye de Nesle-la-Reporte. P. Saintyves, *En marge de la Légende dorée : songes, miracles et survivances*, Paris, Robert Laffont, (1931) 1987, p. 1058.

[5] Jean Chabanel, docteur en théologie, recteur de l'église de la Daurade (Toulouse, environ 1560-1620), *De l'Antiquité de l'Eglise Nostre Dame, dite la Daurade à Tolose,* Toulouse, 1621. Il dit à propos de la Reine Pédauque : « Elle avoit pres de la riviere hors la ville, une belle maison de plaisance, dans laquelle ceste Reyne faisoit venir l'eau claire, & nette des vives fontaines qui sont en l'Ardene, par des aqueducz & canaux portés sur des arceaux & pilliers de brique. » La maison s'appelait « Payrolades, à cause ce semble, de la multitude des Cuves & des chaudieres (que le vulgaire nomme Payroles) esquelles l'eau des fontaines estoit recueillie, & reservée pour les bains en ceste maison ».

[6] *Gallia romana,* Corpus des textes et représentations des antiquités gallo-romaines (XV[e]-XVII[e] siècles).

[7] Ou *Tholosarum gestis*, imprimé en 1515 par Jean Grandjean, puis traduit en français en 1517 et réimprimé en 1555. *Les gestes des Tolosains* sont numérisés et accessibles sur internet.

[8] Voir K. Ueltschi, *La main coupée. Métonymie et mémoire mythique,* Paris, Champion, 2010, p. 181-186.

[9] Antoine Noguier, *Histoire tolosaine,* Toulouse, 1556.

Distinguons les créatures hybrides à morphologie fixe de celles qui changent quelquefois, dont l'hybridité se traduit donc par des identités successives et non par composition.

Hybrides

Nombreuses sont dans la tradition les créatures hybrides, c'est-à-dire ces êtres qui participent de deux espèces ; ceux qui mélangent l'humain et l'animal sont naturellement les plus emblématiques pour notre étude. Isidore[10] nous offre un joli échantillonnage de cette curieuse espèce, les *satyri* par exemple qui portent une corne sur le front et qui ont des pieds de chèvre (*caprarum pedibus similes),* les *hippopodes* aussi, ces hommes au corps humain et aux pieds de cheval[11]. Vers 1389, Philippe de Mézières peint dans le *Songe du vieil pèlerin*[12] une parade animale comprenant des créatures humaines à têtes d'oiseaux, toutes sortes d'oiseaux d'ailleurs :

> *Et pou apres, veez cy une grosse route de gent mal vestue, deciree et mal habituee, chaussie de vieulx houseaulx, qui venoient parmy la cité de Romme sans ordre et sans mesure. Lesquelx avoient une banniere vermeille decyree, en laquelle en une peau de belin avoit quatre lettres de forme, c'est assavoir S.P.Q.R*[13]*. Et peussiez dire proprement, « Veez cy la banniere et la gent de ceulx qui crucifierent notre Seigneur Jesucrist ». Et que pis est, toute ceste gent cy avoient les cors humains, mais toutes les testes avoyent d'oyseaux et de bestes sauvaiges, c'est assavoir de lyons, de serpens, de tygres, d'ours, de leopars et de chiens, de loups, de sangliers, de marmouz, de renars, et de toutes bestes envenimees. Les autres avoient testes d'oyseaulx, c'est assavoir de corbins, de chat huans, de chauf souriz, de vaultouers, de chuetes, de cerf volans, de huppes qui puent et ne sont pas nectes, et de tous autres oyseaux laiz et ors et puans* (I, p. 264).

Les sirènes sont certainement les hybrides les plus répandus, les mieux étudiés, ceux également qui bénéficient d'une tradition littéraire ancienne. La sirène est doublement hybride : morphologiquement elle est d'abord, dans l'Antiquité, mi-femme, mi-oiseau, puis d'autres variantes apparaîtront. Le Moyen Âge imaginera des créatures mi-femme, mi-poisson ou serpent. Sa double nature fait participer la sirène de deux éléments : soit de la terre et de l'air, soit de la terre et de l'eau. Chez Pierre de Beauvais, qui dit s'inspirer de la tradition gréco-latine, les sirènes sont moitié femme et moitié oiseau : *Phisiologes dit que la seraine porte samblance de fame de ci au nobril et la partie d'aval est d'oisel*[14], tandis que Richard de Fornival fait mention aussi bien d'hybrides poisson-femme qu'oiseau-femme[15]. D'autres auteurs hésitent à faire la part des choses : la sirène est femme poisson et/ou oiseau :

[10] Isidore de Séville, *Etymologiae,* PL 82, XI, III, col. 421-422.
[11] *Ibid.*, col. 422.
[12] Philippe de Mézières *Le songe du vieil Pèlerin*, éd. G.W. Coopland , Cambridge, Cambridge University Press, 1957, 2 t.
[13] Senatus Populusque Romanus.
[14] Pierre de Beauvais, *Bestiaire,* éd. G.R. Mermier, Paris, Nizet, 1977, XI, l. 7-8.
[15] *Il sont 3 manieres de seraines ; dont les 2 sont moitié feme, moitié poissons, et la tierce moitié feme et moitié oiseaux.* Richard de Fornival, *Le Bestiaire d'Amour suivi de la Réponse de la Dame,* éd. C. Hippeau, Genève, Slatkine Reprints, 1978, p. 16.

De la Seraine vus dirons
Que mult ad estrange façon :
De la centure en amont
Est la plus bele rien del mond,
En guise de femme est formee ;
L'altre partie est figuree
Comme peisson u cum oisel[16].

Chez Philippe de Thaon, nous avons affaire à une femme jusqu'à la ceinture et dont le corps se termine en queue de poisson pourvue de pieds de faucon[17] ; c'est donc une variante particulièrement originale de pédauque.

Une autre tradition vient enrichir ces éléments : le pied réputé difforme de la reine de Saba. Les premières versions orientales en font un pied *d'âne*[18]. Mais ce terme ressemble à s'y méprendre à « *ane* » en français médiéval, et qui désigne la cane[19] ; un nouveau sens, une nouvelle cohérence apparaissent ici. Et en effet, dans l'interpolation d'un manuscrit de l'*Image du Monde* d'Honorius d'Autun, on lit à propos de la reine de Saba : *habens pedes anserinos*[20]. Cet amalgame s'enrichit ensuite avec la Sibylle qui rejoint pour ainsi dire le complexe au XV^e^ siècle, d'après un traité à l'usage des peintres du cloître de Sainte-Catherine de Nuremberg : *Peins la Sibylle qui s'est retroussée comme pour marcher dans l'eau et comme si elle refusait de passer le pont, et fais lui aussi un pied d'oie*[21].

Enfin, les traditions populaires ont inventé des créatures aussi nombreuses que les régions pour dire cette étonnante composition entre humain et volatile ou entre femme et créature aquatique, les « Anguane » par exemple, créatures féminines hybrides attestées dans les légendes des Dolomites[22]. En effet, en la pédauque, l'élément aquatique est tout aussi présent que l'air ; or, « dans l'imaginaire médiéval, les figures féeriques sont aquatiques[23] ».

Métamorphoses

[16] Guillaume le Clerc de Normandie, *Le Bestiaire divin*, éd. C. Hippeau, Genève, Slatkine Reprints, 1970, v. 995-1001.
[17] *Et de feme at faiture / Entresqu'a ceinture,/ E les piez de falcun/ E cue de Peissun.* Philippe de Thaon, *Le Bestiaire*, éd. E. Walberg, Lund/Paris, H.J. Möller/ H. Welter, 1900, 1365-1368. Voir D. James-Raoul, « Inventaire et écriture du monde aquatique dans les bestiaires », in D. James-Raoul et C. Thomasset (dir.), *Dans l'eau, sous l'eau. Le monde aquatique au Moyen Âge*, Paris, PUPS, 2002, p. 179.
[18] P. Saintyves, *En marge de la Légende dorée, op. cit.*, p. 1061.
[19] C. Gaignebet, *A plus hault sens. L'ésotérisme spirituel et charnel de Rabelais*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986, t. 1, p. 137. Voir à ce propos A. Chastel, « La légende de la Reine de Saba », in *Rev. Hist. Relig.*, 1939, CXIX et CXX, 166. Voir aussi Philippe Walter (*La Mémoire du Temps. Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à La Mort Artu*, Paris, Champion, 1989, p. 545) : « La langue médiévale permet ici un tour de passe-passe linguistique fort habile : l'âne peut se confondre en ancien français avec une *ane*, c'est-à-dire une cane, donc une femme-oie ou une femme-cygne. (…) Ces femmes-oies seront parfois christianisées en saintes pédauques comme sainte Néomoise ou sainte Énimie, elles gardent une marque au pied de leur origine mythologique comme Berthe au grand (au plat) pied dont le nom rappelle directement celui de saint Austreberthe et qui est menacée d'un viol dans la forêt où elle est abandonnée ».
[20] Cité par G. Maillet, « Sur les différents types de « Pédauques », in *Mélanges de Mythologie française offerts à Henri Dontenville*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980, p. 189.
[21] J. L. Herr, « La Reine de Saba et le bois de la Croix », in *Revue Archéologique*, 1914, cité par G. Maillet, art. cit ., p. 185.
[22] Voir D. Perco, « Les *Anguane*, fées des Dolomites », *Êtres fantastiques. De l'imaginaire alpin à l'imaginaire humain*, Grenoble, Musée dauphinois, 2006, p. 29-33. Voir en part. p. 31 la reproduction d'un enfant aux mains et aux pieds d'oie, extraite de *Monstrorum Historia memorabilis*, Schenck, 1609.
[23] *Lais bretons (XII^e^-XIII^e^ siècles) : Marie de France et ses contemporains*, éd. N. Koble et M. Séguy, Paris, Champion, 2011, p. 41.

(…)

Tabous

L'histoire de la reine Pédauque nous l'enseigne : à la base, il y a la transgression d'un tabou qui est lié aux enjeux de la génération. Des variantes de pédauque illustrent cette problématique, pour commencer certaine Brigitte qui présente le syncrétisme de plusieurs personnages. Brigitte, en danger de mourir noyée en mer avec ses huit enfants est sauvée par sainte Brigitte, sa patronne, qu'elle vient d'invoquer. La princesse et ses enfants sont alors changés par la sainte respectivement en cane et canetons et échappent ainsi à la noyade. Une *Vie* irlandaise du X^e^ siècle raconte pour sa part que sainte Brigitte avait coutume de bénir les palmipèdes et de les entourer de ses bras.

Ce qui est en cause dans cette histoire de métamorphose, ce sont des alternatives possibles à la génération sexuelle. Justement, la métamorphose en constitue une, familière au Moyen Âge par le truchement d'Ovide. Une légende comme celle de sainte Énimie met en évidence toutes les composantes d'un réseau de signifiances complexe mais implacablement cohérent. Sainte Énimie était la sœur du roi Dagobert. L'histoire nous dit qu'elle se retira au VII^e^ siècle dans les montagnes du Gévaudan. Bertrand de Marseille nous a laissé, au XIII^e^ siècle, une *Vie*[24] en occitan qui raconte comment la sainte, pour échapper au mariage, invoqua le ciel qui lui envoya une lèpre comme une manière de bénédiction ; comment un ange, plus tard, lui enjoignit d'aller se baigner dans la fontaine de Burle, ce qui la guérit de sa maladie de peau ; comment, dès qu'elle eut quitté l'eau, la maladie revint, jusqu'à ce qu'elle comprît qu'il lui fallait *rester dans l'eau*, c'est-à-dire proprement devenir pédauque ; comment elle s'établit ensuite ermite et construisit une église en l'honneur de Notre-Dame ; comment une nuit un serpent détruisit ce que la sainte avait bâti pendant la journée, scénario inverse de celui à l'œuvre dans l'histoire de Mélusine. Comment, enfin, elle ressuscita un petit enfant mort, variante d'endogamie, chiffre pour désigner une génération virginale.

D'après d'autres traditions, le pied d'Énimie (variante : Neomaye) se transforme en patte d'oie alors qu'elle fuit pour échapper à un seigneur qui du coup, terrifié, rebrousse chemin. Il se trouve que certaines traditions font de l'oie une variante synonymique du poisson[25], symbole immémorial de la gestation et de la résurrection depuis au moins Jonas : la plus ancienne version connue du conte de Cendrillon est chinoise et a été rédigée par un fonctionnaire lettré, Tuang Ch'eng-Shih (800-863) ; incluant le motif du poisson fertilisant, elle raconte en effet que c'est en ramassant les arêtes d'un poisson tué par sa marâtre que l'héroïne obtient une paire de sandales d'or[26]. En Bretagne, la légende de sainte Klervi (fêtée le 21 décembre, soit à l'approche des Douze Jours) raconte comment une oie lui avait gobé un œil alors qu'elle était encore tout enfant ; son frère Gwenolé ouvrit le ventre de l'oie et y retrouva l'œil intact. Il le prit et le remit en place ; la re-soudure est immédiate et la petite fille tout comme l'oie sortent indemnes de l'aventure. L'oie apparaît donc comme une variante synonymique du

[24] Bertrand de Marseille, *Vie de Sainte Énimie*, éd. C. Brunel, Paris, Champion, 1970.
[25] Cf. K. Ueltschi, *La main coupée…*, *op. cit*., p. 152 et sq.
[26] C. Ginzburg, *Le Sabbat des Sorcières*, Paris, Gallimard, (1989) 1992, p. 241.

poisson dans la mesure où elle peut conserver comme lui (cf. tous les contes de *La fille aux mains coupées*) dans son ventre un organe.

(…)

Or, la thématique ancestrale de l'auto-génération s'exprime avec prédilection à travers le scénario des vierges qui fuient un prétendant, qui se voient dans les versions chrétiennes providentiellement affligées de lèpre et/ou qui se mutilent, qui deviennent *pédauques*, se métamorphosant en oiseau comme dans les traditions antiques. Les histoires d'inceste ainsi que l'imaginaire du double en sont d'autres variantes ; là encore, les contes de *La fille aux mains coupées* en constituent une des illustrations les plus emblématiques[27]. De même, le tabou central des légendes de Mélusine est lié lui aussi à la problématique de l'auto-engendrement, de la génération spontanée et de la naissance virginale : c'est ce qui caractérise la surnature de la fée : « tout laisse à penser qu'elle a engendré seule ses filles[28]. » Dans le cas de l'oie, l'élément aquatique joue un rôle connecteur fondamental : le pouvoir fécondant de l'eau est une croyance attestée depuis des temps immémoriaux, car se baigner dans l'eau ne permet pas seulement de remédier à un problème de stérilité, cela permet aussi occasionnellement de faire d'une vierge une mère[29] !

(…)

Conclusion

Du cheval ailé Pégase aux sorcières volant sur leur balai, l'imaginaire de l'oiseau a toujours inspiré le poète pour dire les aspirations profondes de l'homme et ses nostalgies de l'Éden perdu. Le Jeu de l'Oie peut apporter sa clef à l'énigme qui nous occupe. Ce jeu serait « renouvelé des Grecs » comme on disait encore au temps de Perrault. C'est un véritable parcours initiatique, dédale ou spirale labyrinthique de 63 cases truffée de symboles (ponts, puits, filets, prison, la mort…) qui possèdent des vertus magiques et favorisent l'avancée du pion, ou au contraire y opposent des obstacles multiples et répétés. La première case est en général une porte par laquelle on pénètre dans l'univers de l'oie, dont des représentations jalonnent le parcours toutes les neuf cases. Palamède en serait l'inventeur génial, Palamède à qui la mythologie grecque attribue également l'invention du jeu d'échec et des dames ; il serait par ailleurs à l'origine des poids et les mesures, et des lettres kappa, phi, thêta et chî. Une explication du sens mystérieux dont serait investi le Jeu de l'Oie est fournie par Éliphas Lévi (pseudonyme d'Alphonse-Louis Constant, 1810-1875) qui le rapproche du Tarot et qui écrit dans son livre *La clef des grands mystères* (1859) :

> Le jeu d'échecs, attribué à Palamède, n'a pas une autre origine que le Tarot, et l'on y retrouve les mêmes combinaisons et les mêmes symboles, le roi, la reine, le cavalier, le soldat, le fou, la tour, puis des cases représentant des nombres. Les anciens joueurs d'échecs

[27] Voir K. Ueltschi, *La Main coupée*…, op. cit., p. 109 et sq.
[28] Ph. Walter, *La fée Mélusine. Le serpent et l'oiseau*, Paris, Imago, 2008, p. 64.
[29] Voir à ce sujet P. Saintyves, *Les Vierges Mères et les Naissances Miraculeuses*, Paris, E. Nourry, 1908 et J.T. Schulenburg, « The Heroics of Virginity: Brides of Christ and Sacrificial Mutilation », in *Women in the Middle Ages and the Renaissance: Literary and Historical Perspectives*, ed. M.B. Rose, New York, Syracuse University Press, 1986, en particulier p. 59.

> cherchaient sur leur échiquier la solution des problèmes philosophiques et religieux, et argumentaient l'un contre l'autre en silence en faisant manœuvrer les caractères hiéroglyphiques à travers les nombres. Notre vulgaire jeu de l'oie, renouvelé des Grecs et attribué également à Palamède, n'est qu'un échiquier à figures immobiles et à nombres mobiles au moyen des dés. C'est un Tarot disposé en roue à l'usage des aspirants à l'initiation. Or, le mot Tarot, dans lequel on trouve *rota* et *tora*, exprime lui-même (…) cette disposition primitive en forme de roue.
> Les hiéroglyphes du jeu de l'oie sont plus simples que ceux du Tarot, mais on y retrouve les mêmes symboles : le bateleur, le roi, la reine, la tour, le diable ou typhon, la mort, etc…. Les chances aléatoires de ce jeu représentent celles de la vie et cachent un sens philosophique assez profond pour faire méditer les sages et assez simple pour être compris par les enfants[30].

Or, l'oie fait l'objet d'un interdit alimentaire chez les anciens Bretons. Elle est élevée pour le plaisir, ce qui veut sans doute dire qu'avec le lièvre et la poule, frappés du même interdit, c'étaient des animaux sacrés[31].

Revenons donc à notre Rôtisserie de la Reine Pédauque : nous sommes bien en présence d'un imaginaire d'abondance, de pays de Cocagne, hyperbole de la fertilité que des temps où la disette constitue une menace vitale permanente ont pu développer, depuis les saucisses du *Roman de Renart* aux utopies gargantuesques et autres Jardins des Délices. Elle renvoie à l'abondance alimentaire telle qu'elle s'étale par exemple à l'occasion de mardi gras ou de la fête de la Saint-Martin, où l'on boit beaucoup, et où l'on déguste l'oie grasse[32] justement. Elle renvoie à la richesse en général, comme en témoigne le grand nombre de variantes que connaît le conte-type AT n° 571, « L'Oie d'or », et dont une très ancienne version remonte à Ésope : un fermier possède une poule d'or ; il la tue et tarit ainsi la source de sa richesse[33]. D'autres variantes suivront, par exemple *De Ansere Ova aurea pariente* d'Avianus Flavius (160 ap. J.-Ch.) ; Jean de La Fontaine reprendra lui aussi la fable. Et que dire de la coïncidence qui existe entre les expressions « Histoires de ma mère l'Oye » et « Contes de la reine Pédauque » ?

> L'expression : *Contes de la mère l'Oye* paraîtrait provenir du souvenir de Berthe la fileuse, appelée aussi Berthe au pied d'oie et la reine Pédauque (*Regina Pede Aucae*). Berthe au pied d'oie serait une forme différente, une variante de la femme au corps de cygne, ou au vêtement de plumes de cygne, dont il est question dans la mythologie et les contes septentrionaux et que l'on aurait identifiée et confondue, à un certain moment, avec Berthe, la femme de Pépin et la mère de Charlemagne. Le trait du caractère de la femme au pied d'oie qui nous intéresse le plus ici, c'est sa sollicitude pour les enfants. Dans des récits du Nord, Berthe est souvent montrée veillant sur les berceaux. Berthe ou Berchta est assimilée, à certains égards, dans la mythologie allemande, à Holda ou Holla qui accompagnait souvent des groupes d'enfants[34].

Ainsi, notre volatile aux pattes palmées a-t-il été élu pour emblématiser aussi bien une initiation à la sagesse philosophique, la pureté virginale et le rêve de la fertilité, de la prospérité, voire de la

[30] Éliphas Lévi, *La Clef des grands mystères suivant Hénoch, Abraham, Hermès Trismégiste et Salomon,* rééd. Guy Trédaniel, La Diffusion Scientifique, 1955.
[31] César, de *Bello gallico*, 5,12.
[32] Ph. Walter, *Mythologie chrétienne, Fêtes, rites et mythes du Moyen Age,* Paris, Imago (2003) 2011, p. 53.
[33] Esope, « L'oie d'or », in *Fables*, trad. D. Loayza, Paris, GF, 1993.
[34] P. Saintyves, *En marge de la Légende dorée op. cit.*, p. 1062.

bombance : tout ce qui a trait aux aspirations les plus profondément ancrées dans l'homme, corps et esprit, et qui parfois dépassent traitreusement, malicieusement, sous le drapé antique d'une robe de pierre.

Karin Ueltschi
Université de Reims Champagne Ardenne
CRIMEL (EA 3311)